

CHAPITRE I

La Rochelle, 15 juillet 1903

Le vent avait tourné subitement faisant place au noroïs soufflant du nord-ouest, apte à rafraîchir les habitants restés à terre.

Maryvonne sortit précipitamment de la maison. Elle héla son fils qui se lançait à la poursuite de son camarade.

« Florentin, reviens ici prestement, mon garçon ! »

Forcé de faire demi-tour, Florentin fit la moue. Il revint à regret, traînant les pieds. Sa mère l'attendait devant le petit portail bleu fraîchement repeint. Les mains sur les hanches, Maryvonne commençait à s'impatienter. Sa longue robe beige s'arrêtant aux chevilles était recouverte d'un large tablier blanc. Lorsqu'elle sortait, elle portait avec orgueil la coiffe régionale traditionnelle d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux grisonnants.

Son fils n'était guère pressé d'obéir. Or le voir se dandiner de la sorte, perdant inutilement de précieuses minutes, agaça prodigieusement sa génitrice. Elle songea que son gars devenait lymphatique en grandissant. Peut-être n'était-il pas assez purgé. Ce soir, Florentin aurait droit à sa cuillère d'huile de foie de morue.

Maryvonne Ploutavier élevait ses trois enfants sans le soutien de son époux exerçant le dur métier de marin pêcheur. Florentin était l'aîné de cette fratrie comprenant également deux fillettes en bas âge, dont la plus jeune tétait encore le sein. Ce statut de grand frère représentait un réel inconvénient pour un garçonnet de huit ans épris de liberté, notamment aux beaux jours, une période propice aux jeux, aux longs après-midi oisifs sur le port ou au marais, à l'écart de la ville. Florentin s'y rendait en compagnie d'Ambroise Brun, son meilleur ami, né la même année que lui.

Madame Ploutavier sermonna son fils dès qu'il fut à sa hauteur.

« Eh bien, Florentin, te souviens-tu quel jour nous sommes ? C'est-y que tu as oublié ta corvée ou que t'as en tête de l'éviter ? Je te rappelle que nous devons prêter main-forte à ton père pour son déchargement. Le pauvre gars languit sûrement... Tu auras tout ton temps d'aller courir après Ambroise une fois ta tâche achevée ! J'espère que la pêche sera meilleure que la précédente, sans quoi elle n'aura pas payé le déplacement en mer de mon homme. Je n'ai point vendu beaucoup de poissons cette semaine sur le marché... Florentin, veux-tu bien ôter tes chaussures ! À la belle saison, tu peux tout de même aller nu-pieds, sinon avec quoi marcheras-tu l'hiver venu ?

— C'est que le soleil réchauffe les galets qui me brûlent ensuite sous la plante, Maman ! Et si je me rends au marais, c'est pire ! Y'a trop de boue pour me passer des godillots.

— Et qui t'oblige à rentrer crotté, hein ? Pas moi, pour sûr ! Le marais n'est point propre, et prends garde aux serpents dans ce trou ! On n'a pas idée d'aller s'amuser dans cet endroit vaseux. Mieux vaut salir des orteils faciles à nettoyer que des chaussures en cuir déjà trop usées ! Tu ne penses qu'à

jouer avec cet Ambroise, tu pourrais prendre le bourricot et le désaltérer là-bas. Sur son dos, tu n'abîmerais point tes souliers. Si au moins tu participais à la lessive, tu aurais meilleur soin de tes affaires. Mais étant né mâle, tu seras toujours dispensé de cette besogne ! Et comme Rose et Louise sont encore trop petites, c'est moi qui me cogne ce mauvais travail ! Allez, assez palabré, file atteler le mulet à la carriole au lieu de me regarder avec cet air niais ! Pendant ce temps, j'irai déposer tes petites sœurs chez Francette. »

Florentin s'exécuta. Un quart d'heure s'était à peine écoulé lorsque la petite charrette tirée par le docile Pachou prit le chemin du port. Octave Ploutavier avait déjà amarré le bateau sur le quai et déchargé presque tout son arrivage. Le mari de Maryvonne accueillit son épouse tendrement, sans lui faire grief de ce retard. Il fit une bise à son fiston dont il était fier. Florentin, il le savait, lui succéderait plus tard, comme cela avait été le cas pour son père et son grand-père avant lui. Tous avaient été d'excellents pêcheurs, malgré la disparition du paternel d'Octave, tombé par-dessus bord lors d'une tempête en haute mer. Mais c'était là les risques de la profession. Chacun savait à quoi s'en tenir lorsqu'il quittait son logis.

Après le déjeuner, Florentin sortit de table à la vitesse d'une mouette charpardeuse sur l'étalage d'une poissonnière, craignant d'être à nouveau sollicité. Il courut en direction du marais, certain d'y trouver Ambroise. Comme conseillé par sa mère, il avait renoncé à se chausser.

En arrivant sur place, il constata qu'il avait vu juste ; Ambroise était présent. Sa persévérance à rester parfois des heures à l'attendre surprenait toujours Florentin, autant qu'il s'en réjouissait. Nul n'était besoin pour les deux amis de se fixer rendez-vous. Si l'un d'eux tardait à rejoindre l'autre, il avait la certitude de l'apercevoir à cette énorme réserve d'eau.

C'était un lieu magique pour tous les deux. De gracieux cols-verts cancanaient gaiement sitôt qu'ils se posaient sur cet espace liquide à la teinte verdâtre. Jongs et roseaux poussaient en abondance au bord de l'eau stagnante, tandis que des nénéphars flottaient au centre. De petits gardons, de longues anguilles, quelques couleuvres, toutes sortes de batraciens et des libellules aux fantastiques couleurs envahissaient ce paradis aquatique propice à la rêverie. Un vieux tronc d'arbre abattu servait habituellement de siège aux deux copains.

Ambroise était un garçon agile et astucieux qui vouait à Florentin une véritable adoration, le dévorant des yeux à son insu chaque fois qu'il s'asseyait près de lui. Florentin, plus réservé, s'ingéniait à le suivre dans tout ce qu'il entreprenait sans poser de question. Si bien que leurs deux tempéraments s'accordaient à la perfection, rendant toujours plus intense leur belle amitié. Ils étaient dans la même classe à l'école communale de La Rochelle, encouragés dans leurs études par mademoiselle Le Goff, l'institutrice. Elle s'était rendue chez les parents respectifs de ces derniers afin de faire leur éloge, spécifiant que si ces deux bons élèves étaient aussi doués, ils le tenaient surtout à leur intelligence largement au-dessus de la moyenne et à leur présence assidue en classe. Des compliments un peu amplifiés, quoique fort habiles pour une maîtresse désireuse d'obtenir un effectif suffisant à chaque rentrée scolaire, les familles étant quelquefois réticentes à l'idée d'envoyer leurs jeunes dans un établissement qu'eux-mêmes n'avaient jamais pratiqué, jugeant inutile un tel enseignement à des enfants destinés au travail en mer. En outre, des rivalités existaient entre la jeune femme et le curé de la paroisse, car contrairement à mademoiselle Le Goff, ce prêtre ne déplorait aucun absentéisme à la messe du dimanche ou à son cours de catéchisme hebdomadaire auprès des petits.

Ambroise détourna son regard de l'étendue d'eau, cherchant en vain celui de Florentin. Mais ce dernier fixait le sol, occupé à dessiner machinalement avec un bâton des cercles sur la terre molle et humide d'où émergeaient à peine ses doigts de pieds.

Il releva enfin la tête et vit qu'Ambroise le dévisageait. Ils s'observèrent un instant avec recueillement sans émettre le moindre son. Ils pouvaient rester ainsi des heures entières, se contentant d'admirer le paysage, d'écouter le chant mélodieux des oiseaux, le coassement des grenouilles, les cris des palmipèdes.

Ambroise finit par s'exprimer.

« T'en as mis un temps pour arriver, Florentin...

— Tu sais bien qu'aujourd'hui c'est le retour des bateaux partis en mer ! Toi, t'es peinard vu que t'as un grand frère pour assister ton père, ce qui n'est pas mon cas. Je dois harnacher la mule, conduire la carriole au port et aider les parents à vider le chargement sur le quai. Les jours de marché, c'est encore moi qui donne le coup de main à notre mère. Mes sœurs restent chez la voisine, elles sont bien trop mioches pour nous suivre. De ma chambre, je t'ai bien vu, planqué derrière le cerisier. J'ai même entendu tes trois coups de sifflet pour me prévenir. Dès que tu m'as donné ce signal, j'ai pourtant essayé de te rejoindre en courant à toute allure, mais Maman m'a retenu juste quand je détalais. M'est d'avis qu'elle me guettait derrière la fenêtre de la cuisine ! Ensuite, j'ai été forcé de l'accompagner...

— Bah, te mine pas, je suis patient, va ! Je t'aurais attendu au moins jusqu'à la nuit tombée, si nécessaire.

— T'es pas fou ! Sans torche, la nuit, tu peux chuter dans le marécage ! Je veux point que tu le fasses jamais, tu m'entends ? Jure-le-moi, Ambroise !